« L'esprit des femmes est d'argent-vif, et leur cœur est de « cire.

« Les femmes les plus curieuses baissent volontiers les yeux « pour être regardées.

« La langue des femmes croît de tout ce qu'elles ôtent à leurs « pieds.

« Quand les hommes sont ensemble, ils s'écoutent; les « femmes et les filles se regardent.

« La fille la plus timide a du courage pour médire.

« Les beaux chemins ne vont pas loin.

« Arbre renversé par le vent avait plus de branches que de « racines.

« Chien au chenil aboie à ses puces; chien qui chasse ne « les sent pas.

« Qui se laisse donner n'est pas bon à prendre.

« On chante à la cour pour boire, on boit au village pour « chanter.

« Les grandes âmes ont des vouloirs; les autres n'ont que « des velléités.

« La prison est fermée jour et nuit, cependant elle est tou- « jours pleine; les temples sont toujours ouverts, et on n'y « trouve personne.

« Toutes les erreurs n'ont qu'un temps; après cent millions « de difficultés, de subtilités, de sophismes, de tournures et de « mensonges, la plus petite vérité est encore tout ce qu'elle « était.

« Quel est l'homme le plus insupportable? Celui qu'on a « offensé et à qui l'on ne peut rien reprocher.

« Accueillez vos pensées comme des hôtes, et traitez vos « désirs comme des enfants.

« Qui s'agite pour faire le bien en a peu fait; qui y cherche « à être vu et remarqué ne le continuera pas longtemps; qui « y met de l'humeur et du caprice le finira mal; qui n'y vise « qu'à éviter des fautes et des reproches n'y acquerra jamais « de vertus.

« Un jour en vaut trois pour qui fait chaque chose en son « temps.

« Moins on a d'indulgence pour soi, plus il est aisé d'en « avoir beaucoup pour les autres.

« On mesure les tours par leur ombre, et les grands hommes « par leurs envieux.

« Il faut faire vite ce qui ne presse pas, pour faire lente- « ment ce qui presse.

« Qui veut procurer le bien des autres a déjà assuré le sien.

« Il en est de la cour comme de la mer, le vent qu'il fait « décide de tout.

« Oh! quel plaisir que celui de donner! Il n'y aurait point « de riches, s'ils étaient capables de le sentir.

« Les riches trouvent des parents dans les pays étrangers les « plus éloignés; les pauvres n'en trouvent pas dans le sein « même de leur famille.

« On va à la gloire par le palais, à la fortune par le marché « et à la vertu par les déserts.

« Les vérités qu'on aime le moins à apprendre sont celles « qu'on a le plus d'intérêt à savoir.

« On pardonne tout à qui ne se pardonne rien.

« Ce sont les plus riches qui manquent de plus de choses.

« Quel est le plus grand menteur? Celui qui parle le plus « de soi.

« Il ne faut pas employer ceux qu'on soupçonne, ni soup- « çonner ceux qu'on emploie.

« Un sot ne s'admire jamais tant que lorsqu'il a fait quelque « sottise.

« Quand une chanson donne de la célébrité, la vertu n'en « donne guère.

« On n'a jamais tant besoin de son esprit que lorsqu'on a « affaire à un sot.

« Tout est perdu quand le peuple craint moins la mort que « la misère. »

Après quinze jours d'excellente navigation, nous parvînmes au pied de la montagne Meï-ling. Nous dîmes adieu à notre jonque mandarine, et nous rentrâmes dans

nos palanquins. Au soleil levant, nous commençâmes à gravir les flancs âpres et escarpés du Meï-ling. Il y a plusieurs chemins, mais on ne se donne pas la peine de choisir; presque tous présentent à peu près les mêmes difficultés. Cette multiplicité de sentiers vient du nombre considérable de voyageurs et de portefaix qui sont obligés de franchir cette montagne. C'est, en effet, le seul passage pour toutes les marchandises que le commerce de Canton déverse continuellement dans les provinces intérieures de l'empire. On ne peut voir, sans éprouver un serrement de cœur, tous ces malheureux chargés d'énormes fardeaux, se traîner péniblement sur ces routes tortueuses et presque perpendiculaires. Ceux que la misère condamne à ces travaux forcés vivent, dit-on, peu de temps. Cependant nous remarquâmes parmi ces longues files de portefaix quelques vieillards courbés sous leur charge, et pouvant à peine soutenir leur marche chancelante. De distance en distance, on rencontre des hangars en bambou, où les voyageurs vont se mettre un peu à l'ombre, boire quelques tasses de thé et fumer une pipe de tabac pour se donner un peu de courage.

Nous arrivâmes vers midi au sommet de la montagne. On y voit une sorte d'arc de triomphe, en forme d'un immense portail; d'un côté finit la province de Kiang-si et de l'autre commence celle de Canton. Nous éprouvâmes comme une commotion involontaire, lorsque nous eûmes franchi cette porte, car nous mettions enfin le pied dans cette province qui communique directement avec l'Europe. Il nous semblait que nous étions seulement à quelques pas de Canton; or, Canton c'était pour nous l'Europe, c'était la France, la patrie avec les plus

chers souvenirs du cœur ! nous descendîmes la montagne Meï-ling avec lenteur et précaution, pour ne pas nous briser contre les rochers, dont la route était parsemée, et nous arrivâmes sur le soir à Nan-hioung. Cette ville est célèbre par ses entrepôts et son vaste port, où se rendent toutes les jonques qui remontent la rivière de Canton. Nous allâmes loger sur le quai, dans un vaste et magnifique palais communal. Ces derniers quinze jours de navigation nous avaient été si favorables, que nous nous empressâmes d'exprimer au préfet de la ville notre désir de descendre encore sur une jonque mandarine le fleuve de Canton.

Le lendemain tout fut promptement réglé conformément à notre pétition. Cependant il fut décidé que nous passerions la journée à Nan-hioung, afin de donner aux capitaines des jonques le temps de faire leurs préparatifs. Nous dînâmes, en grande cérémonie, avec les principaux fonctionnaires, qui nous firent une courtoisie à laquelle nous étions loin de nous attendre. Aussitôt que nous fûmes levés de table, nous fûmes invités à aller fumer et prendre le thé dans une vaste cour, sous l'épais feuillage d'une allée de grands arbres. Il y avait alors à Nan-hioung une célèbre troupe d'acrobates; et le préfet de la ville avait eu la pensée de nous faire donner une représentation. Quand nous entrâmes dans la cour avec les mandarins, nous fûmes accueillis par une musique bruyante et d'une harmonie très-équivoque; déjà les cordes étaient tendues, et les artistes ne tardèrent pas à exécuter leurs évolutions. Les Chinois sont très-habiles danseurs de corde; on conçoit que des hommes dont les membres sont doués de tant d'élasticité et de

souplesse doivent nécessairement réussir dans ce genre d'exercices. On distinguait dans cette troupe d'acrobates deux femmes qui, malgré leurs incroyables petits pieds de chèvre, voltigeaient sur la corde avec une agilité qui tenait du prodige.

Quoiqu'il soit interdit aux femmes de monter sur le théâtre pour y jouer des rôles, les usages chinois leur permettent de danser sur la corde et de figurer dans les exercices d'équitation. Elles se montrent, en général, beaucoup plus aptes et plus habiles que les hommes pour ces sortes de représentations. Il y a, dans le nord de la Chine, des hippodromes ambulants, et ce sont toujours les femmes qui excellent dans l'art de conduire les chevaux, et qui montrent le plus d'adresse peur exécuter les tours les plus difficiles. On ne comprend pas comment elles peuvent se tenir debout sur un pied, pirouetter, passer en des cerceaux et cabrioler, pendant que le cheval galope et bondit dans la lice.

La mode des petits pieds est générale en Chine, et remonte, dit-on, à la plus haute antiquité. Les Européens aiment assez à se persuader que les Chinois, cédant à l'exagération d'un sentiment très-avouable, ont inventé cet usage, afin de tenir les femmes recluses dans l'intérieur de leur maison, et de les empêcher de se répandre au dehors. Quoique la jalousie puisse trouver son compte dans cette étrange et barbare mutilation, nous ne croyons pas cependant qu'on doive lui en attribuer l'invention. Elle s'est introduite insensiblement et sans propos délibéré, comme cela se pratique, du reste, pour toutes les modes. On prétend que, dans l'antiquité, une princesse excita l'attention de tout le monde par la délicate exiguïté de ses pieds. Comme elle était, d'ailleurs, douée des qualités les plus remarquables, elle donna le ton à la *fashion* chinoise, et les dames de la capitale ne tardèrent pas à en faire le type de l'élégance et du bon goût. L'admiration pour les petits pieds fit des progrès rapides, et il fut admis qu'on avait enfin trouvé le critérium de la beauté ; et, comme il arrive toujours qu'on se passionne pour les futilités nouvelles, les Chinoises cherchèrent, par tous les moyens imaginables, à se mettre à la mode. Celles qui étaient déjà d'un âge rassis eurent beau user d'entraves et de moyens de compression, il leur fut impossible de supprimer des développements légitimes de la nature, et de donner à leur base la tournure mignonne tant désirée. Les plus jeunes eurent la consolation d'obtenir quelques succès; mais vagues, assez médiocres et de peu de durée. Il n'était réservé qu'à la génération suivante d'assurer complétement le triomphe des petits pieds. Les mères les plus dévouées à la mode nouvelle ne manquaient pas, s'il leur naissait une fille, de serrer et de comprimer, avec des bandelettes, les pieds de ces pauvres petites créatures, afin d'empêcher tout développement. Les résultats d'une pareille méthode ayant paru satisfaisants, elle fut généralement admise dans tout l'empire.

Les femmes chinoises, les riches comme les pauvres, celles des villes et celles de la campagne, sont donc toutes estropiées ; elles n'ont, en quelque sorte, à l'extrémité de leurs jambes, que d'informes moignons, toujours enveloppés de bandelettes, et d'où la vie s'est retirée. Elles chaussent de petites bottines très-gracieuses et richement brodées ; c'est là-dessus qu'elles se sou-

tiennent en se balançant presque continuellement. Leur démarche a quelque chose de sautillant, et ressemble beaucoup à celle des Basques lorsqu'ils sont montés sur des échasses.

Les femmes chinoises, avec leurs petits pieds de chèvre, n'éprouvent pas pour marcher autant de difficulté qu'on se l'imagine. Comme elles y sont habituées dès leur naissance, elles n'ont pas plus d'embarras que certains boiteux qu'on voit souvent courir avec assez d'agilité. Lorsqu'on les rencontre dans les rues, on dirait, à leurs petits pas chancelants, qu'elles peuvent à peine se soutenir ; mais c'est là quelquefois une affectation et une manière de se donner de la grâce. Elles sont, en général, si peu embarrassées, que, si elles pensent n'être pas vues, elles courent, sautent et folâtrent avec une admirable aisance. L'exercice favori des jeunes filles chinoises est le jeu de volant ; mais, au lieu de se servir de raquettes, c'est avec le revers de leur petit brodequin qu'elles reçoivent et se renvoient mutuellement le volant. Elles sont donc toujours à cloche-pied, et, comme il leur arrive de passer des journées entières à ce jeu, il est permis de présumer que leurs moignons ne leur causent ni beaucoup de douleur ni une grande fatigue.

Tous les habitants du Céleste Empire raffolent des petits pieds des femmes. Les jeunes filles qui, dans leur enfance, ne les ont pas eus serrés, trouvent très-difficilement à se marier. Aussi les mères ne manquent-elles pas de porter sur ce point toute leur sollicitude. Les femmes tartares mantchoues ont conservé l'usage des grands pieds ; mais les mœurs du pays conquis ont eu sur elles une telle influence, que, pour se donner une dé-

marche à la mode, elles ont inventé des souliers dont la semelle extrêmement élevée se termine en cône. Elles vont ainsi d'une manière peut-être plus chancelante encore que les femmes chinoises.

Cette mode des petits pieds est, sans contredit, barbare, ridicule et nuisible au développement des forces physiques ; mais comment porter remède à cette déplorable habitude? C'est la mode ! et qui oserait se soustraire à son empire? Les Européens, d'ailleurs, ont-ils bien le droit de censurer les Chinois avec tant d'amertume sur un point si délicat ? Eux-mêmes ne prisent-ils donc pas aussi un peu les petits pieds ? Ne se résignent-ils pas tous les jours à porter des chaussures d'une largeur insuffisante et qui leur font subir d'atroces douleurs? Que répondraient les femmes chinoises, si l'on venait un jour leur dire que la beauté consiste non pas à avoir des pieds imperceptibles, mais une taille insaisissable, et qu'il vaut infiniment mieux avoir le corsage d'une guêpe que des pieds de chèvre?... Qui sait? Les Chinoises et les Européennes se feraient peut-être de mutuelles concessions, et finiraient par adopter les deux modes à la fois. Sous prétexte d'ajouter quelque chose à leur beauté, elles ne craindraient pas de réformer complétement l'œuvre du Créateur.

La représentation que nous donnèrent les acrobates de Nan-hioung dura presque toute la soirée. Les manœuvres furent très-divertissantes ; mais nous ne pûmes y donner qu'une médiocre attention. La pensée que, dans quelques jours, nous serions arrivés à Macao, nous préoccupait sans cesse et nous causait de trop vives émotions pour qu'il nous fût permis d'accorder une

attention soutenue à l'habileté des danseurs de corde.

Le lendemain matin nous nous embarquâmes sur des jonques construites et ornées dans le goût de celles qui nous avaient portés jusqu'à la montagne Meï-ling. Ce qui nous restait à faire de notre si long et si pénible voyage n'était plus qu'une promenade. Nous n'avions, en quelque sorte, qu'à nous laisser entraîner par le courant de l'eau, pour arriver en paix à Canton. Aussitôt qu'on eut levé l'ancre et que nous vîmes notre jonque fuir rapidement le long du rivage, notre âme fut tout à coup pénétrée d'une suave mélancolie. Nous nous souvenions qu'en 1840 nous avions pénétré dans l'empire en remontant ce même fleuve. Voici ce que nous écrivions, à cette époque, à un de nos bons amis de France, en lui racontant notre départ de Canton et notre première introduction en Chine. Notre lettre était datée d'une chrétienté peu éloignée de la montagne Meï-ling.

« Vers six heures du soir, on me fit la toilette à la « chinoise; on me rasa les cheveux, à l'exception de « ceux que je laissais croître, depuis bientôt deux ans, « au sommet de la tête; on leur ajusta une chevelure « étrangère, on tressa le tout et je me trouvai en pos- « session d'une queue magnifique qui descendait jus- « qu'aux jarrets. Mon teint, pas déjà trop blanc, comme « vous le savez, fut encore artificiellement rembruni « par une couleur jaunâtre. Mes sourcils furent découpés « à la manière du pays; de longues et épaisses mousta- « ches, que je cultivais depuis longtemps, dissimulaient « la tournure européenne de mon nez; enfin les habits « chinois vinrent compléter la contrefaçon...

« Quand la nuit fut close, nous nous dirigeâmes so-

« lennellement vers la jonque qui devait, en remontant « la rivière de Canton, nous conduire jusqu'à Nan- « hioung, aux confins de la province de Kiang-si. Un grand « gaillard de Chinois, monté sur son long système de « jambes, ouvrait la marche; un de nos courriers le « suivait de près; je suivais le courrier et derrière moi « venait un séminariste chinois, destiné à la mission de « Kiang-si. Nous formions ainsi, à nous quatre, comme « un fil conducteur qui devait nous diriger dans ce « grand labyrinthe qu'on appelle Canton.

« Cette ville, telle que j'ai pu l'entrevoir, m'a pro- « duit l'effet d'un immense guet-apens. Ses rues sont « malpropres, étroites, tortueuses et façonnées en tire- « bouchon. On dirait qu'il n'est pas vrai pour ses habi- « tants, comme pour tout le monde, que la ligne droite « soit le plus court chemin pour aller d'un endroit à un « autre. Maintenant, si, dans toutes ces rues capricieuses, « si, à la face de toutes ces maisons bizarrement décou- « pées, vous jetez avec profusion de petites lanternes « et des lanternes monstres, des lanternes de toutes les « formes, ornées de caractères chinois de toutes les « couleurs, vous aurez une idée de Canton vu à la hâte « à la lueur des fallots.

« Parmi cette immense population qui sillonnait en « tout sens ces rues nombreuses, notre grande affaire, « à nous, était de ne pas nous perdre mutuellement de « vue et de ne pas rompre la chaîne qui nous condui- « sait; elle fut brisée! Au détour d'une ruelle obscure, « le courrier échelonné devant moi ne vit plus le Chinois « qui ouvrait la marche, et qui seul connaissait le che- « min. Une fois disparu, où le chercher? La rue que

« nous suivions se terminait en patte d'oie, et nous ne « savions par où nous avait échappé notre conducteur. « Notre perplexité fut grande, nous criâmes, nous appe- « lâmes notre guide de tous côtés ; la Providence nous « le rendit enfin. Il s'était aperçu que personne ne le « suivait, et, revenant alors sur ses pas, il nous avait « retrouvés à l'endroit même où il nous avait perdus. « Nous reprîmes gaiement notre route, et nous entrâ- « mes enfin dans la jonque, en bénissant le Seigneur du « fond de l'âme. Les bateliers n'ayant pas encore ter- « miné leurs préparatifs, nous ne pûmes partir que le « lendemain. Nous passâmes donc la nuit sur le fleuve, « en face de la ville, et, pour ainsi dire, à la barbe du « vice-roi (1)...

« La rivière de Canton, pendant la nuit, est, en « vérité, ce que j'ai vu de plus fantastique. On peut dire « qu'elle est presque aussi peuplée que la ville. L'eau « est couverte d'une quantité prodigieuse de barques de « toutes les dimensions et d'une variété impossible à « décrire. La plupart affectent la forme de divers pois- « sons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour « modèles les plus bizarres et les plus singuliers. Il en « est qui sont construites comme des maisons, et celles- « là ont une réputation assez équivoque ; toutes sont « richement ornées ; quelques-unes resplendissent de « dorures, d'autres sont sculptées avec élégance, dente- « lées et comme percées à jour, à la façon des boiseries « de nos vieilles cathédrales. Toutes ces habitations flot-

(1) Ce vice-roi était précisément Ki-chan. Nous ne pensions pas alors qu'un jour nous ferions connaissance avec lui daus la capitale du Thibet.

« tantes, entourées de jolies lanternes, se meuvent et se « croisent sans cesse, sans jamais s'embarrasser les unes « les autres. C'est vraiment admirable ! On voit bien que « c'est une population aquatique, une population qui « naît, vit et meurt sur l'eau. Chacun trouve sur la ri- « vière ce qui est nécessaire à sa subsistance. Durant la « nuit, je m'amusai longtemps à voir passer et repasser « devant notre jonque foule de petites embarcations, « qui n'étaient autre chose que des boutiques d'appro- « visionnement, des bazars en miniature. On y vendait « des potages, des poissons frits, du riz, des gâteaux, des « fruits, etc. ; enfin, pour compléter cette fantasmagorie, « ajoutez le bruit continuel du tam-tam et les détona- « tions incessantes des pétards.

« Le lendemain mercredi, nous partîmes de grand « matin, le cœur plein d'espoir. Notre petite barque « nous convenait à ravir ; l'équipage était peu nom- « breux ; trois jeunes gens nous servaient de matelots, « et leur vieille mère, assise au gouvernail, faisait l'of- « fice de pilote. Ces jeunes gens nous paraissaient d'une « précieuse simplicité, et déjà nous disions tout douce- « ment entre nous : Voilà qui va bien, ces candides « matelots n'auront pas la malice de nous soupçonner.

« Le Tigre ne m'a paru offrir sur ses bords rien de « bien remarquable. Il serpente et se traîne ordinaire- « ment à travers une longue chaîne de montagnes ; et, « lorsque son lit peu profond n'est pas strictement « encaissé dans de hautes roches taillées à pic, il laisse « de côté et d'autre, sur les deux rives, des plaines plus « ou moins étendues d'un sable fin et blanchâtre. Quel- « ques champs de riz et de froment, de riches planta-

« tions de bambous et de saules pleureurs, beaucoup de « hautes collines, la plupart stériles et décharnées, quel- « ques-unes offrant pour toute parure, sur une légère « couche de terre rouge, de rares bouquets de pins et « une herbe desséchée que broutent nonchalamment de « grands troupeaux de buffles ; voilà ce qu'on rencontre « le plus souvent en remontant son cours. En plusieurs « endroits, on voit d'énormes masses de pierres calcaires « qu'on dirait taillées de main d'homme, depuis la base « jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un « lit à la rivière. J'ai demandé aux Chinois d'où venaient « ces singularités. La question ne les a pas embarrassés « le moins du monde. — C'est le grand empereur Yao, « m'ont-ils répondu, qui, aidé de son premier ministre « Chun, a fait partager ces montagnes, pour faciliter « l'écoulement des eaux, après la grande inondation. « Vous savez, mon cher ami, que, d'après la chronolo- « gie chinoise, cette grande inondation correspond au « temps du déluge de Noé.

« Une de ces rives, qui s'élevait perpendiculairement « comme une muraille colossale d'un seul bloc, était « enrichie, par un surcroît, d'un phénomène que je fus « longtemps à comprendre. On voyait, à une grande « hauteur, deux espèces de galeries creusées dans le « rocher. Sur ces galeries apparaissaient comme des « figures humaines, qui semblaient se mouvoir parmi « d'innombrables lumières ; de temps en temps des ma- « tières enflammées en descendaient et venaient s'étein- « dre dans le fleuve. Notre jonque approcha, et alors « nous vîmes amarrées au pied de la colline une foule « de petites nacelles remplies de passagers. Cet endroit « n'était autre chose qu'un célèbre pèlerinage du dia- « blé. Ceux qui venaient y pratiquer leurs superstitions « passaient de leurs barques dans un souterrain, puis « montaient, par un escalier creusé dans l'intérieur de « la montagne, jusqu'aux galeries supérieures. Là se « trouvent les idoles privilégiées qui attirent de fort loin « un si grand nombre de pèlerins (1). »

En parcourant de nouveau cette rivière, à six années d'intervalle, nous aimions à rappeler nos impressions d'autrefois, et à contempler ces sites qui avaient frappé nos regards à l'époque de notre entrée en Chine ; nous revîmes avec émotion ces montagnes agrestes, qui forment comme une digue naturelle aux eaux du Tigre, cette pagode creusée dans la roche vive, et ces douanes échelonnées sur le rivage, qui, lors de notre premier passage, nous avaient causé tant de tourments. À mesure que nous avancions, le lit du fleuve s'élargissait, et les jonques cantonnaises, qui remontaient le courant de l'eau, devenaient plus nombreuses. Le bruit des avirons et le chant grêle et nasillard des matelots remplissaient l'air d'une sauvage et mélancolique harmonie, que nous écoutions avec un sentiment vague de tristesse et de bonheur. Il nous semblait que nous pénétrions pour la première fois dans l'Empire Céleste, et que nous venions de dire adieu pour toujours à la colonie européenne de Canton et de Macao... Nous allions au contraire la revoir !

Le sixième jour après notre départ de Nan-hioung, le Tigre avait cessé de rouler ses eaux bleuâtres à

(1) *Annales de la propagation de la foi*, n° 88, p. 212 et suiv.